Le Monde.fr

Enquête

L'odyssée périlleuse de deux jeunes Maliens

LE MONDE | 09.10.06 | 15h17 • Mis à jour le 09.10.06 | 15h17

TENERIFE ENVOYÉ SPÉCIAL

ls ne sont pas encore à mi-chemin et en ont déjà tant vu, tous les deux. Le voyage a été si long depuis le Mali, et il leur reste encore bien des kilomètres jusqu'à cette adresse, à Montreuil, griffonnée sur un minuscule bout de papier qu'ils gardent caché dans leurs affaires.

Un membre de la famille les attend dans la banlieue parisienne. *"Là-bas, il y a du travail, il y a à manger, il y a des habits."* Bref, une vie ou l'espoir d'une vie. *"Dans mon pays, je n'avais pas d'avenir. Il y a tant de pauvreté ! Alors, j'ai décidé de partir."* Le premier a quitté ses études quand sa famille n'a plus eu les moyens de les payer. *"L'Etat m'a abandonné."* Le second cherchait du travail depuis des mois*, "mais il n'y avait rien"*. Depuis la mi-juillet, ils sont coincés ici, sur l'île de Tenerife.

L'archipel des Canaries est une sentinelle avancée de l'Europe en plein océan Atlantique et expose son tentateur bien-être face aux côtes africaines. Depuis le début de l'année, 27 000 clandestins ont débarqué dans ce qu'on nomme ici des *cayucos* ou "pirogues", en fait des barques de pêcheur en bois nullement taillées pour la haute mer et les 1 400 kilomètres du voyage depuis le Sénégal.

Les autorités espagnoles empêchent tout contact entre les journalistes et les immigrés clandestins. Il a fallu pousser une porte interdite pour rencontrer les deux jeunes, dans leurs vingt ans. Ils ont longtemps hésité à parler puis ont posé leurs conditions, au premier rang desquelles l'anonymat. Même aux policiers, surtout aux policiers, ils ont opposé un mutisme têtu lors des interrogatoires, refusant de donner la moindre information sur leur âge ou leur nationalité qui pourrait permettre leur rapatriement.

Les deux hommes se savent en répit. *"La police espagnole peut venir nous prendre demain ou dans six mois."* Un jour, elle les poussera peut-être dans un avion. A destination de Saint-Louis du Sénégal, et ils seront repartis en arrière. Ou, *"si Dieu le veut"*, vers une grande ville espagnole, et ils auront alors progressé d'une étape supplémentaire vers Montreuil.

Une fois arrivés sur la côte sénégalaise, le passeur leur a prodigué des rudiments de la législation espagnole en matière d'immigration : *"Il nous a dit ce qu'il fallait faire et ne pas faire."* Ils ont abandonné leurs papiers avant d'entreprendre le voyage. Ils lui ont versé l'équivalent de 750 euros et ont grimpé dans la barque, entassés avec 49 autres personnes qui avaient également scellé leur passé. *"Je ne savais pas qui ils étaient et d'où ils venaient."*

"La mer était mauvaise" quand ils sont partis. *"Des vagues énormes"* faisaient tanguer le *cayuco*. *"J'ai prié, j'ai beaucoup prié."* Après trois jours, les réserves de riz et de biscuits étaient épuisées. Après cinq, il n'y avait plus d'eau. *"Certains buvaient la mer et d'autres leur urine."* Le soleil cuisait le jour. Le froid mordait la nuit. *"J'étais malade. J'avais le ventre en feu. Je sentais mon esprit partir. J'ai cru que je devenais fou. Je pensais à ma famille. Je me disais*

que je ne les reverrais jamais." Dans certains *cayucos*, à bout de forces ou saisis d'une crise délirante, des hommes se sont suicidés en se jetant par-dessus bord. *"Nous, il n'y a pas eu de mort."* Mais trois hommes ont été gravement brûlés aux bras et aux jambes quand le brasero qu'ils avaient allumé dans la barque s'est renversé sur eux.

Après sept jours, un navire du sauvetage maritime espagnol a repéré l'embarcation et l'a prise en remorque. Les clandestins sont arrivés hagards à Los Christianos, un port au sud de l'île de Tenerife, juste à côté de l'immense plage de Las Americas où des milliers de touristes s'adonnent à la bronzette. Dans une tente dressée sur le quai, la Croix-Rouge a prodigué les premiers soins. Les blessés ont été dirigés vers un hôpital. *"Là, on m'a bien traité. On m'a donné des médicaments."*

Puis ce fut le commissariat de police et le centre d'internement des clandestins. Les deux hommes refusent d'aborder les conditions de leur détention. Ils ont déjoué les interrogatoires, ont été libérés sur place, ce qui est exceptionnel, mais gardés sous contrôle. Depuis, ils attendent, regardant, sans trop comprendre, les émissions à l'eau de rose des chaînes espagnoles. Ils sortent peu : *"Les gens ne sont pas trop gentils avec nous dehors."*

Des clandestins trouvent parfois des petits boulots. Ils récoltent les bananes dans les *fincas* de la côte. Ils font le ménage chez des particuliers, la plonge dans les arrière-cours des restaurants ou s'embauchent dans la construction, effectuant des journées à rallonge pour 25 à 40 euros. *"Sans papiers, c'est difficile d'être respecté."* Les deux hommes cherchent un biais pour rejoindre l'Europe. Mais la surveillance est étroite. Et puis, *"là-bas, il paraît que la police est encore plus dure qu'ici"*. La suite du voyage s'annonce encore longue. *"Mais nous n'avons pas le choix."*

Benoît Hopquin
Article paru dans l'édition du 10.10.06